

ETC



De quel lieu, l'effritement?

Johanne Lamoureux

Numéro 7, printemps 1989

L'effritement des valeurs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36352ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamoureux, J. (1989). De quel lieu, l'effritement? *ETC*, (7), 14–15.

De quel lieu, l'effritement ?

L'effritement des valeurs. La formule en appelle à une scénographie de la mise en ruine. On les voit, les valeurs, séchées, craquelées, leurs couleurs réduites au pigment, leur liant gras évanoui, et ce poudroiement léger par lequel elles se défont du support. Mais de quoi parlons-nous au juste ? Les valeurs s'effritent ? Bien sûr. Quelles valeurs ? La famille, la patrie, la foi d'un côté, l'action politique, l'engagement social, le progrès, la démocratie... On imagine aisément l'émission d'information «Montréal Ce Soir» demandant aux citoyens de la rue : «Quelles sont vos valeurs ?», et le bon public d'énumérer son REER et ses placements.

Glissement du terme de l'éthique à l'économique. Soit. Ce n'est pas nouveau. Ce n'est pas pour rien. À la limite, ce n'est pas grave. Car qui adhérerait aujourd'hui aux valeurs d'avant l'effritement ? Le pire qui puisse se produire, or ça se produit précisément, c'est que l'effritement cesse tout à coup, se trouve freiné par la réaction et qu'on se retrouve à adhérer aux restes pétrifiés de valeurs auxquelles on ne croit qu'à moitié, faute de mieux, en leur fantasmant une intégrité fantôme ou en ne les reconnaissant pas pour ce qu'elles sont.

Le plus clair emblème de l'effritement des valeurs se donne à lire dans la (seule ?) valeur qui nous reste : les droits de la personne. Ce que nous nommons l'effritement des valeurs, c'est d'abord et avant tout leur privatisation et la complexification insoluble des situations qui en découlent. La loi de la majorité aujourd'hui apparaît d'emblée celle des solutions bêtes, faciles, démagogiques, et surtout discriminatoires. Alors on espère un consensus que l'exacerbation constante des intérêts personnels rend absolument improbable, sinon impossible.

Ne soyons pas nostalgiques. De quoi rêvons-nous donc quand nous déplorons-constatons l'effritement des valeurs ? Car la formule résonne tristement et elle ne saurait être triste que si l'on précise ce à quoi elle s'oppose. Rêve-t-on d'un ensemble monolithique de valeurs clairement articulées, jamais incompatibles et partagées par tous ? J'en doute, les choses étant ce qu'elles sont. Le partage après tout est une valeur passablement «effritée», pour parler comme mon thème.

On rêve de *vacances* quand on déplore l'effritement des valeurs, c'est-à-dire qu'on se prend à aspirer à un monde où on pourrait décider aisément, en vertu de principes irréfutables que les spécificités et les contingences de la situation à résoudre ne viendraient pas ébranler. On rêve d'adhésion en quelque sorte. On exprime la lassitude d'avoir à juger au coup à coup, décidant ponctuellement de la valeur qui doit se voir accorder la priorité. Ce ne sont pas les valeurs qui défont, ce sont la stabilité de l'échelle qui jadis les

orchestrant et le pouvoir performatif dont on les créditait alors.

Faut-il par exemple être écologique en Afrique quand les insecticides acceptés par les écologistes coûtent dix fois plus cher et doivent être appliqués six fois plus souvent de sorte qu'ils ne le sont pas, et que les sauterelles prolifèrent et gaspillent les récoltes déjà maigres de pays en situation de famine ? Or, bien sûr, on est pour les espaces verts et contre la faim dans le monde. (On a des valeurs quoi!) Donc : maudites sauterelles! Dieu merci, on n'est pas obligé d'y penser, et puis on a nos propres «deshérités» et notre «propre» pollution. «We are the world» et «We'll make a better day. Just you and me.» Plus nombreux, on est à l'étroit. André-Philippe Gagnon réalise la fantasmagorie latente de la chanson quand il parvient à lui tout seul à en imiter toutes les voix.

La formule exprime ainsi notre frustration de nous voir journellement exposer des situations dont les solutions nous échappent ou qui freinent notre capacité à penser, qui nous enfoncent dans la conviction insidieuse qu'on ne peut rien changer. Comme le disait Alain Touraine, on écoute les bulletins de nouvelles comme les bulletins de météo. Pour savoir comment s'habiller, mais très certainement plus dans la perspective de modifier le cours des choses. On gère les crises en attendant qu'elles passent comme une dépression atmosphérique.

L'effritement des valeurs, formule vaine donc ? Et pourtant non. Car il reste à la prendre du lieu où tout à coup elle s'énonce : une revue d'art montréalaise. Il ne s'agit pas même aujourd'hui de demander quelles sont donc les valeurs de la scène artistique montréalaise. Primo, elles sont probablement similaires à celles des villes du même ordre. D'autre part, elles ne forment pas un ensemble stable et articulé. La vraie question du jour, c'est depuis quand en parlons-nous ? Car on peut bien le dire, quitte à généraliser et à rester à un niveau abstrait de discussion : l'art tel qu'il se fait ici et tel qu'il se discute se distingue nettement de la pratique et du discours qu'il connaît au Canada, nettement surtout de la pratique et du discours que le Canada accepte le plus volontiers d'exporter à l'étranger.

Notre réticence à mettre de l'avant des questions extra-artistiques a récemment distingué nos pratiques et les a marquées d'une double articulation... comme quoi ce doit être une affaire de langue! D'une part, les arts visuels ont eu moins d'intérêt pour les enjeux extra-artistiques et cela les différencie d'autres pratiques artistiques québécoises, par exemple, les différentes formes de littérature (poésie, roman, théâtre, chanson) qui ont brandi au moins le flambeau indépendantiste. D'autre part, l'autonomie moderniste est restée ici plus vivante qu'ailleurs : elle s'est reformulée bien sûr. Elle a repassé du plan du médium à celui de l'art en général.



John Massey, *Black eye*, 1988-89.
Photolithographie; 65 x 71 cm



Irene F. Whittome, *L'œil*, 1970.
Boîte, bois, plexiglass, métal, ouate, sérigraphie.
63,5 x 55,3 x 10,1 cm.

Le discours critique est resté attaché à l'insularité de l'œuvre comme si celle-ci devait à jamais nous tenir lieu de territoire où décliner, confiner la différence.

On ne s'en convaincra peut-être pas seulement en regardant ce qui se fait ici. Mais il suffit d'aller faire un tour. D'aller par exemple là où le Canada se représente par l'art, le grand «cirque-cuit» des biennales, triennales et autres bacchanales de l'art, pour saisir cette différence. On peut généralement y voir des productions artistiques qui, en plus de leur réel intérêt, offrent «au pays qui les a vues naître» le trop rare privilège d'une bonne conscience dont les autres pays participants sont toujours prêts à réclamer un morceau pour le simple prix de leur généreux assentiment. C'est intéressant l'art qui se fait au Canada. Tout le monde dans ces lieux vous le dira. C'est sérieux aussi. Terriblement sérieux. On y dénonce la censure, la construction des représentations sexuelles, l'oubli de l'holocauste. Comme si General Idea avait breveté avec son pseudonyme le monopole de l'humour et de la dérision canadienne exportable. Au Canada, l'art dont on parle se trouve surtout commenté de deux façons : par le discours militant ou l'impressionnisme humanisant. Contre les deux, il n'y a fondamentalement rien à redire. L'un est généralement «politiquement correct», l'autre pavé de bonnes intentions.

Comment se fait-il qu'au Québec (et surtout à Montréal), ce passage à la critique du social comme seule critique possible ne se soit pas imposé avec la

même évidence ? Et qu'indépendamment du fait que beaucoup des productions qui se font ici soient marquées de préoccupations autres qu'artistiques, l'image globale des manifestations visuelles, et plus particulièrement plastiques, paraisse encore plus largement orientée vers des problématiques de la matière, du paysage intérieur (version installation), d'un ludisme des dispositifs savants sans que personne ne s'intéresse à spéculer, non pas même sur le sens, mais au moins sur l'horizon, ou sur la fonction de cette orientation ? Que personne ou presque n'ose se prononcer sur ce qu'il nous en coûte, au niveau de la réception par les institutions muséologiques et critiques canadiennes, de nous inscrire dans une telle perspective. Que personne au fond ne soit prêt à envisager, au sein d'un certain contexte de critique anglo-saxonne, la signification de démarquage politique que constitue peut-être l'actuelle démilitarisation de notre pratique et de notre discours sur l'art.

Ce sont seulement là quelques questions dont j'espère qu'elles soient relancées. Le thème même du numéro contribuera à faire excuser cette irrésolution du problème (c'est là aussi un symptôme de l'effritement en question), mais il fera paraître grossières les généralisations auxquelles je me suis livrée.

Johanne Lamoureux

(Johanne Lamoureux est historienne d'art et enseigne à l'Université Concordia)